

# L'évolution du concept de science chez Brunetière

Autor(en): **Renaud, Edgar**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **3 (1908-1909)**

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750958>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Anlagen aufwenden. Dort liegt ihre Stärke! Gerade bei uns, wo die Frau ausser dem Hause eine weit wichtigere Rolle spielt als früher, soll weibliche Auffassung und Gemütsart in der Gesetzgebung, überhaupt in öffentlichen Angelegenheiten des Volkes mitbestimmend sein.

Wenn wir das verwickelte politische und volkswirtschaftliche Leben von heute überschauen, so will es uns manchmal scheinen, als ob sich der Mann nicht mehr allein darin zurechtfinde, als ob auch für ihn — vielleicht gerade infolge der viel intensiveren Einbeziehung der Frauen in das Erwerbsleben — die Verhältnisse so kompliziert geworden seien, dass er sie nicht mehr vollständig überschauen und beherrschen könne. Viele Männer, gerade aus den kaufmännischen und Gelehrten-Kreisen, kümmern sich denn auch gar nicht um den Staat und die Gemeinde — sie überlassen sie denen, die von Natur aus mehr Interesse dafür haben.

Wollten doch endlich alle — die mit uns einig sind und die uns ablehnend gegenüberstehen — davon ausgehen, dass es sich bei all diesen Forderungen für die Frau nicht darum handelt, sich in einen Gegensatz zum Manne zu stellen, sondern darum, dass sie als notwendige Ergänzung an seine Seite treten möchte.

ZÜRICH.

FRAU J. BOSSHARDT-WINKLER.



## L'ÉVOLUTION DU CONCEPT DE SCIENCE CHEZ BRUNETIÈRE

Il est fort probable, en tout cas fort possible, que Taine, s'il avait vécu à notre époque, aurait pris, pour illustrer sa loi des conditions, l'exemple frappant que lui aurait fourni Brunetière, moraliste et penseur. Sans avoir même l'idée d'ajouter une page à l'œuvre de Taine, je désire cependant faire comprendre comment la conversion de Brunetière, et par là même son attitude vis-à-vis de la science, sont le résultat du conflit qui dure depuis si longtemps entre les deux Frances. Je ne remonterai pas jusqu'à l'origine de la lutte, et me contenterai de donner un aperçu aussi bref que possible de la situation depuis le milieu du siècle

passé, en me documentant dans la belle étude que M. Paul Seippel a consacrée à cette importante question.

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'attitude de la France rouge avait été à peu près uniquement sceptique et négative; c'est Auguste Comte qui lui donna une forme et une force nouvelles en élevant la science à la hauteur d'un dogme et d'une religion. Les Encyclopédistes du reste avaient pressenti la puissance que la science devait acquérir et ils s'étaient donné comme tâche de tracer le plan d'ensemble de l'édifice; c'est ce que nous trouvons très nettement indiqué dans le „Discours préliminaire“ de D'Alembert. Mais là s'était bornée l'œuvre du XVIII<sup>e</sup> siècle; c'est au XIX<sup>e</sup> qu'il était réservé de dresser en face de la religion quelque chose de positif. Et c'est précisément le fondateur du positivisme qui accomplit cette œuvre-là et presque à lui seul; car la plupart des philosophes français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont été que les vulgarisateurs et les interprètes de ses idées.

Comte avait proclamé que l'humanité était parvenue à la troisième et dernière étape: l'âge de la science, et que la méthode expérimentale seule pouvait désormais donner réponse à toutes les questions „qu'on peut légitimement se poser“. Si Comte en était resté là, il aurait sûrement eu pour lui l'approbation de tous les savants authentiques, mais étant avant tout philosophe, il abandonna bientôt le terrain de l'expérience pour échafauder tout un système et fonder la religion de la science. Je n'ai pas à faire voir ici les fautes, les erreurs et les ridicules de cette religion nouvelle, qui avait pris à l'église catholique „ses formes autoritaires les plus surannées et ses simulacres les plus dérisoires“ et qui niait „plus radicalement que nul n'aurait osé le faire auparavant le principe de liberté qui est la source profonde de notre vie morale, sociale et politique“.

L'œuvre de Comte dans ce domaine se résume donc à avoir remplacé Dieu par „la Science“. Les progrès incessants de la science ne font qu'accroître l'enthousiasme et la foi dans la religion nouvelle. En 1848, Renan écrit „l'Avenir de la Science“, qu'on pourrait appeler la confession de foi de la religion scientifique; quarante ans plus tard, quand il publie son livre, il déclare ne rien avoir perdu de sa croyance, seulement sa conception s'est

épurée, il ne désire plus l'avènement d'une religion obligatoire et universelle, qui ne serait que l'expression du fanatisme et de l'ignorance des anciens jours. L'ami de Renan, Berthelot, est resté convaincu au contraire que la religion scientifique est destinée à remplacer toutes les autres.

„L'Origine des Espèces“, parue en 1859, fut comme le couronnement de l'édifice. La doctrine de Darwin pénétra tous les domaines: l'art, la politique, la critique avec Taine surtout (Brunetière lui-même l'utilisa dans son „Evolution des Genres“, comme nous le verrons plus loin); le roman naturaliste se réclame de la physiologie et Zola fut un des propagateurs les plus puissants et les plus populaires de cette religion de la science qui devait amener sur la terre le règne de la justice et de la bonté, en un mot le bonheur! Il y a dans cette manière de considérer la vie bien des utopies et des erreurs grossières, mais il y a aussi une foi profonde et un désir ardent de soulager les misères sociales, et à ce seul titre Zola a droit à notre admiration, puisque cette foi l'a amené à prendre l'attitude courageuse que l'on sait dans l'affaire Dreyfus. Malheureusement pour eux, les adeptes de la religion scientifique et surtout Zola, qui ignorait complètement les principes et les méthodes de la science, étaient allés trop loin en annonçant, au nom de cette science, le paradis terrestre. Il se produisit alors dans les esprits désillusionnés un revirement, qui se signala par quelques conversions retentissantes: celles de Coppée, Huysmans, Bourget et Brunetière. C'est à ce moment-là aussi (dans les quinze dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle) qu'on proclama la „banqueroute de la Science“; mais aucune des opinions qui furent émises à ce propos, ne fut plus remarquée et ne fit autant de bruit que celle de Brunetière dans son fameux article: „Après une visite au Vatican“, paru dans la Revue des deux Mondes, le 1<sup>er</sup> janvier 1895. Avant de l'étudier en détail, il sera, je crois, intéressant d'examiner l'attitude de Brunetière vis-à-vis de la science, avant sa conversion.

\* \* \*

En 1867, après dix-sept ans de vagabondage involontaire dans toutes les parties de la France, Brunetière arrivait à Paris pour

y préparer son baccalauréat. Mais les cours du lycée l'intéressaient beaucoup moins que les conférences de Taine sur l'art, les visites aux musées, les séances au théâtre et les lectures philosophiques comme „l'Origine des Espèces“ qui venait d'être traduite en français; aussi ne faut-il pas s'étonner s'il échoua à l'examen. Ses projets d'avenir ainsi renversés, Brunetière se trouvait seul et privé de toutes ressources dans la grande ville. La guerre éclatant à ce moment-là, il s'engagea pour défendre Paris; mais une fois la paix signée, il se retrouva dans la même situation précaire et dut se résoudre à entrer dans un collège comme répétiteur, malgré tout ce qu'il y avait là de pénible pour un esprit fier et indépendant comme le sien.

Outre les langues, la littérature et la philosophie, Brunetière enseigna au lycée Lelarge, avec son ami et collègue Paul Bourget, les mathématiques et la chimie. C'est à ces années que Brunetière doit cette vaste érudition, qui devait lui donner plus tard tant d'autorité. Ne faisant pas ici la biographie de Brunetière, je n'ai pas à dire comment il devint collaborateur, puis secrétaire et enfin directeur de la Revue des deux Mondes; je n'ai pas à parler non plus de la première partie de sa carrière d'écrivain, consacrée presque exclusivement à des travaux de critique littéraire. Il y a pourtant dans cette période une œuvre à signaler parce qu'elle marque la première étape de Brunetière dans sa lutte contre la science: c'est le „Roman naturaliste“, paru en 1875 dans la Revue des deux Mondes, publié en 1883 et couronné par l'Académie. Brunetière proteste contre la tendance du naturalisme à détruire la foi de l'homme en lui-même, à expliquer le monde et l'homme sans surnaturel et cela sous l'influence des systèmes philosophiques et scientifiques. Il condamne cette tendance au nom du libre arbitre, au nom de l'intelligence, dans laquelle les naturalistes ne voulaient voir qu'un effet de la fatalité. C'était cependant plus encore au nom de la littérature qu'à celui de la morale que Brunetière protestait; il souffrait de voir ses contemporains s'éloigner de cet idéal esthétique qu'il s'était fait dans la compagnie des classiques. Nous remarquons aussi, en passant, que la valeur morale d'une œuvre prendra de plus en plus d'importance dans la critique de Brunetière et qu'elle finira même par se substituer à la valeur littéraire.

Mais pendant que Brunetière était en train de lutter contre le naturalisme, c'est-à-dire contre la science appliquée à la littérature, il commençait déjà à construire son œuvre de critique basée sur la doctrine de l'évolution. Et c'est un spectacle un peu étonnant de voir Brunetière faire des emprunts à la science dont il allait déclarer la banqueroute. Quand on a un peu pratiqué Brunetière, on ne s'étonne pas de ces contradictions qui ne sont souvent qu'apparentes, comme il l'a montré souvent en répondant aux critiques qu'on lui adressait. On a aussi un peu de peine à concilier les idées de Brunetière sur l'importance de la tradition avec sa doctrine de l'évolution. Je voudrais pouvoir montrer tout ce qu'il y a d'artificiel dans cette doctrine de l'évolution des genres; cependant pour éviter toute digression, je renvoie aux pages très justes que Pellissier a consacrées à la critique de Brunetière dans son „Mouvement littéraire contemporain“. Pellissier avait-il raison en disant que Brunetière n'était devenu évolutionniste que pour se créer „une place à soi dans la critique, inaugurer après Taine une époque nouvelle; et que cette légitime ambition le séduisit“? Brunetière doit du reste s'être rendu compte lui-même du côté faible de sa méthode, puisqu'il n'a jamais publié, ni même écrit la suite de son „Evolution des Genres“, dont il annonçait en 1891 quatre volumes et où il voulait exposer sa doctrine. On a dit à ce propos que Brunetière avait reconnu qu'il s'était engagé dans une impasse; il aurait senti à ce moment la science, qu'il empruntait à Darwin et à Hæckel, lui échapper et cela l'aurait engagé à proclamer lui aussi la faillite de la science (Darlu: Revue de métaphysique et de morale 1898. „De M. Brunetière et de l'Individualisme“). Cet abandon forcé du système de critique, qui devait lui donner sa place bien à part dans la littérature, est peut-être en effet pour quelque chose dans sa haine de la science; à moins que ce ne soit justement le contraire, c'est-à-dire que sa conversion et par conséquent sa proclamation de la faillite de la science aient déterminé chez lui l'abandon de la doctrine évolutive appliquée à la littérature.

Quoi qu'il en soit, Brunetière était, depuis bien des années déjà, travaillé par cette idée de la faillite de la science. En 1889, probablement pendant la période même où il composait son

premier volume de „l'Evolution des genres“, il écrivait dans un article de la Revue des deux Mondes (Questions de morale, septembre 1889) la page significative que je transcris ici. C'était à propos du „Disciple“ de Bourget, attaqué par Anatole France et un auteur anonyme de la Revue encyclopédique; Brunetière réfute dans son article ces critiques et défend la thèse soutenue par son ami de la responsabilité morale d'un écrivain.

„Je vais vous dire, moi, ce que je pense des droits de la science et de la vérité. Car on croirait, à vous entendre, que la superstition de la „Science“ doit remplacer parmi les hommes celle des dieux tombés . . . Cette erreur ne tire pas à grande conséquence et — soit dit sans blesser personne, comme d'ailleurs sans méconnaître la grandeur de la science — il suffit que, depuis 6000 ans, tant de progrès accomplis ne nous aient pas fait avancer d'un pas dans la connaissance de notre origine, de notre nature, de notre fin. Or aussi longtemps que la science n'aura pas de réponse à ces questions, elle ne sera, comme les „religions“ qu'elle croit avoir remplacées, que ce que Pascal appelle un „divertissement“, il veut dire une manière de nous empêcher de penser aux seules questions qui nous intéressent et de tromper le désespoir où nous plongerait autrement notre impuissance de les résoudre. Dans ces conditions, je ne crains guère que la science arrive jamais à cet empire universel qu'on lui promet toutes les fois qu'elle remplace les diligences par les chemins de fer, ou la teinture de colchique par le salicylate de soude; et rassuré de ce côté, je jouis comme il convient à un homme du XIX<sup>e</sup> siècle des remèdes nouveaux qu'elle me procure — quoique d'ailleurs on me dise qu'ils abrègent la vie — de ma puissance qu'elle augmente, des distractions dont elle m'accable et des vastes horizons qu'elle m'entr'ouvre.“

On comprend, quand on examine bien cette page, à quel point de doute et de scepticisme Brunetière était arrivé. Ayant renoncé à sa foi en la science — à supposer qu'il l'ait jamais eue — il était loin de se convertir à la religion chrétienne, dans laquelle il ne voit encore qu'„une manière de nous empêcher de penser aux seules questions qui nous intéressent et de tromper le désespoir où nous plongerait autrement notre impuissance de les résoudre“. Si Brunetière affiche ainsi son scepticisme, c'est bien le symptôme qu'il était entré dans la voie qui mène à la conversion . . . ou à l'incrédulité; mais déjà à ce moment-là (six ans avant sa visite au Vatican), on voit de quel côté il tournera. Dans le même article il dit encore: „s'il y a quelques parties communes entre la science de la nature et la science de l'homme, il y a pourtant en chacune d'elle quelque chose d'irréductible à l'autre.“ Les questions morales ne sont pas pour lui de la

compétence des Lamarck, Darwin ou Hæckel, mais bien d'une élite de penseurs dans laquelle il laisse la plus grande place aux croyants. Il reprend cette idée en 1891 dans un article de la Revue des deux Mondes intitulé „Science et Morale“, mais avec beaucoup plus d'âpreté et d'insistance, surtout quand il dit: „Je ne dirai pas que la science soit immorale — je le dirais si je le voulais — mais ce qui n'est pas douteux, c'est que, s'il existe en quelque lieu du monde une antinomie radicale, irréductible, inconciliable, c'est entre la science et la moralité“. Et il s'explique en réfutant Spinoza qui voulait „expliquer toutes choses, quelles qu'elles soient, par une seule et même méthode“, et en montrant que si la considération de la cause finale doit être souveraine en morale, elle est au contraire incompatible avec le progrès scientifique; par conséquent la morale et la religion n'ayant pas de commune mesure, les travaux scientifiques n'auront aucune sorte d'utilité pour la morale. Voilà l'inflexibilité et l'intransigeance, avec lesquelles Brunetière tire ses conclusions.

Ces coups d'épingle de Brunetière à la science n'avaient guère été remarqués dans le monde scientifique, en tout cas ils n'avaient pas suscité de luttes; mais quand, le 1<sup>er</sup> janvier 1895, Brunetière publia son retentissant article „Après une visite au Vatican“, les savants s'émurent en voyant une personnalité aussi éminente proclamer à son tour la „banqueroute de la Science“. Ce n'est en effet pas Brunetière qui le premier parla de faillite de la science, comme on le croit généralement; les „revues des jeunes“ avaient déjà prononcé le mot avant lui. Seulement les arguments de Brunetière, moins généraux et moins sonores, étaient plus incisifs et plus redoutables.

Il commence par constater que la „Science“, avec un grand S, n'a pas tenu et est encore loin de tenir les promesses faites en son nom par des hommes comme Renan; il reconnaît toutefois, avec les savants, que Renan n'avait pas précisément qualité pour faire des promesses au nom de la Science. Puis serrant de plus près la question, il examine si les sciences physiques et naturelles ont éclairé le mystère de notre origine et de notre nature; si les sciences philologiques ont réussi à nous montrer pourquoi le christianisme n'est pas sorti de la philosophie grecque, dans laquelle les savants prétendaient qu'il était tout



entier, si elles ont fait entrevoir seulement que la Bible est un livre comme un autre; si l'exégèse n'a pas abouti à soulever de nouvelles raisons de douter plutôt que de croire; si enfin les sciences historiques — „si ce sont des sciences“ — nous ont révélé „cette loi de l'histoire et dans quelle mesure nous y sommes asservis“. Cet examen amène Brunetière à proclamer les „faillites partielles“ de ces sciences. Ce qu'il reproche donc à la science, c'est de ne pas nous avoir fourni même „un commencement de réponse aux seules questions qui nous intéressent“, et aux savants d'avoir voulu remplacer par cette science si débile la religion, qui nous donne une réponse à ces grandes questions. „La science a perdu son prestige, et la religion a reconquis une partie du sien“ dit-il en terminant la première partie de son article. Ne fallait-il pas la foi ardente et optimiste d'un néophyte pour écrire une parole aussi téméraire! Les récents événements de France donnent un beau démenti à cette affirmation.

Brunetière consacre la dernière partie de son article à nous montrer sa conception du catholicisme, qui est pour lui la religion la plus propre à avoir une action sociale et morale. Plusieurs auteurs ont fait remarquer combien la conversion de Brunetière avait été superficielle, dictée avant tout par des considérations politiques et sociales (voir en particulier: Sageret, *Les grands Convertis*, page 176) et ils ont mis très fortement en doute sa sincérité. Ces personnes ont eu le tort, je crois, de prendre „Après une visite au Vatican“ pour une profession de foi, alors que ce n'était que le commencement d'une évolution religieuse et ne devait aboutir à la vraie conversion que plusieurs années plus tard. Pour s'en convaincre, il suffit de lire successivement l'article dont je parle et la conférence sur „les raisons actuelles de croire“ au cours de laquelle Brunetière prononça son mot fameux: „Ce que je crois . . . allez le demander à Rome.“

Ce qu'il nous importe de retenir et de bien comprendre, c'est l'habileté que Brunetière a montrée en parlant de „faillites partielles“ et en distinguant entre les vraies sciences (mathématiques, physique, chimie) et les soi-disant sciences (physiologie, anthropologie, psychologie); il ne veut pas ranger ces dernières parmi les vraies sciences, parce que, réunies, elles formeraient un ensemble puissant qui s'appellerait „la Science“, dans laquelle les

savants engloberaient bientôt, par l'intermédiaire de la psychologie, les „sciences morales“. Or, justement, Brunetière ne veut pas que la Science puisse s'ériger en maîtresse de la morale et de la sociologie, car alors l'action de la religion, telle qu'il la conçoit, serait réduite à rien. C'est ce qu'il a résumé plus tard dans une formule ingénieuse qu'il appelle l'Equation fondamentale:

$$\begin{array}{r} \text{Sociologie} = \text{Morale} \\ \text{Morale} = \text{Religion} \\ \hline \text{Sociologie} = \text{Religion.} \end{array}$$

Dans toute la France intellectuelle, l'article de Brunetière fut un véritable coup de tonnerre et pendant quelques mois, on ne discuta plus que science et religion. Je ne puis entrer ici dans les détails de ce long débat, dont on trouve un spirituel résumé dans la Revue encyclopédique du 15 avril 1895. Je veux retenir seulement la réponse de Berthelot: il conteste à Brunetière le droit de dire qu'il n'y a pas de morale qui ne vienne d'une religion.

„La morale humaine, pas plus que la science, ne reconnaît une origine divine: elle ne procède pas des religions. L'établissement de ses règles a été tiré du domaine interne de la conscience et du domaine externe de l'observation. Ce sont au contraire les religions, ou, pour préciser davantage, quelques unes d'entre elles et les plus pures qui ont cherché à prendre leur point d'appui sur le fondement solide d'une morale qu'elles n'avaient pas créée“.

De la science elle-même et de sa prétendue faillite, Berthelot ne dit presque rien, sinon que les savants n'ont jamais prétendu posséder le dernier mot de l'Univers, mais qu'ils reconnaissent au contraire toute l'étendue de „leurs ignorances.“ Ceci nous amène à constater avec M. Seippel le malentendu qui a régné d'un bout à l'autre de ce fameux débat. „En parlant de science, M. Brunetière, aussi bien que ses plus notoires contradicteurs, écrit M. Seippel, n'avait dans l'esprit que cette religion de la science qui est, sous sa forme française, un dérivé du catholicisme romain; il ne faisait qu'opposer un dogme à un autre dogme, en réclamant pour le sien la priorité.“

Les personnalités en présence nous expliquent du reste elles-mêmes la confusion: ce ne sont en général pas des savants qui

ont pris la part la plus active à la discussion, mais bien des philosophes; et quand les vrais savants s'en sont mêlés, c'était en abandonnant le terrain de la science pure pour s'engager sur le sable mouvant de la morale et de la sociologie.

A partir de 1895, Brunetière abandonne presque complètement la critique littéraire, au grand regret des littérateurs, de Lanson en particulier qui écrivait en 1903: „Il faut souhaiter qu'il revienne bientôt à l'histoire littéraire; s'il se donnait tout entier à l'action politique, la perte pour la littérature ne serait pas actuellement réparable<sup>1)</sup>“. La perte en effet a été irréparable puisqu'en 1906, Brunetière mourait sans avoir repris ses travaux littéraires. Les dix dernières années de sa vie, Brunetière les a mises au service de sa religion pour son pays; il s'en va par toute la France, et même en dehors de France, en Belgique, en Suisse romande, en Amérique, se faisant l'avocat de la religion, „qui seule peut donner au monde la paix sociale“; il veut ressusciter l'idéalisme et en démontrer la nécessité humaine. Le titre de quelques unes de ses brillantes conférences, qu'il a réunies dans les „Discours de Combat“ (trois vol.) et les „Questions actuelles“ nous dira suffisamment quelles étaient ses préoccupations: „La Renaissance de l'idéalisme“ (1896), „Le Besoin de croire“ (1900), „Les Difficultés de croire“ (1904), „Les Motifs d'espérer“ (1901), „L'Action sociale du Christianisme“ (1903) et bien d'autres encore. Dans chacune de ses conférences, puis, quand il eut perdu la voix, dans chacun de ses articles, on retrouve Brunetière luttant contre la science, qui, jusqu'à la fin, a occupé une place importante dans sa pensée. Seulement son attitude a un peu changé. Délaissant de plus en plus le terrain de la théorie, Brunetière transporte la lutte sur le terrain de la pratique, et cela surtout dans la question de l'éducation et de l'instruction, où il avait une certaine expérience. Il signale en 1895 les dangers d'une éducation purement scientifique, dont un des principaux est „l'indifférence et l'incompétence de la science à l'égard des vérités métaphysiques, morales et esthétiques“. L'école dans laquelle l'instruction scientifique deviendra souveraine, ne sera plus qu'un foyer d'intolérance qui, „au lieu de perfectionner l'esprit humain,

---

<sup>1)</sup> G. Lanson. Histoire de la littérature française 1903.

commencera par le mutiler.“ Il faut donc restreindre l'enseignement scientifique et rendre à l'enseignement moral la place qu'on lui a enlevée à tort. Une fois de plus, nous retrouvons ce caractère absolu de Brunetière, tout imprégné de tradition et d'autorité.

Je ne dirai rien ici de la „Moralité de la Doctrine évolutive“, un article de la Revue des deux Mondes de mai 1895, où Brunetière explique combien „il est vain et fallacieux de vouloir tirer une morale de la science en général et de la doctrine évolutive en particulier“. Je ne fais également que signaler comme très intéressantes, dans la question qui nous occupe, les „Cinq Lettres sur Ernest Renan“, un chef-d'œuvre „d'éreintement“ et la conférence sur „les Difficultés de croire“, qui au contraire, se fait remarquer par un ton de modération dont Brunetière n'était pas coutumier. Il n'affirme plus que la science soit en contradiction avec la religion — comment la vérité s'opposerait-elle à la vérité? — mais constate que s'il y a conflit, la faute en est aux philosophes vulgarisateurs qui envisagent chacune des conquêtes de la science comme une victoire sur la foi. „Quelques unes des principales difficultés de croire, écrit-il, se tirent de l'impossibilité prétendue de concilier les conclusions dernières de la science positive avec les données fondamentales et essentielles de la foi . . . Un miracle, comme la résurrection de Lazare, contrarie les lois de la nature non pas en tant que nous les ignorons, mais au contraire en tant que nous les connaissons et que nous les connaissons pour être universelles, nécessaires, immuables. Et voilà justement le conflit, la vraie difficulté. — Ce qu'en effet la science, depuis 300 ans, a essayé de mettre hors de doute, c'est précisément „la stabilité des lois de la nature“; c'est l'impossibilité pour Dieu même d'y déroger“. Voilà les paroles mêmes que Brunetière prononçait à Amsterdam le 9 mai 1904; elles font comprendre combien sa conception avait changé, combien cette science, qu'il déclarait en faillite en 1895, prenait à ses yeux d'importance puisqu'il voyait en elle „une des principales difficultés de croire.“ Brunetière ira plus loin encore, quand, dans une note ajoutée lors de la publication de cette conférence, il dira: „Il n'y a pas d'opposition entre la science et la religion; cela est vrai, et j'en suis convaincu; mais c'est à une condition, qui est qu'on ne demande pas à la religion de décider des questions scientifiques et à la

science d'intervenir dans les questions religieuses." A moins de renier une bonne partie de son œuvre, Brunetière ne pouvait pas aller plus loin dans ses déclarations.

Un mois avant sa mort, dans sa préface aux „Questions actuelles“, il reconnaissait toutes les lacunes de ses nombreuses études sur la science et la religion; il déclare s'être quelquefois mépris sur les termes, comme l'avait fait remarquer M. Seippel. „Ce n'est pas, dit-il, la vraie science qui s'oppose de nos jours à la religion, mais ce n'est pas non plus une fausse science, et c'est seulement une science qui n'est pas de la science. La philologie, l'exégèse, l'histoire ne sont pas des „sciences“ et c'est tout abusivement qu'on leur donne ce nom. Il n'y a de „science“ que ce qui s'est vu au moins deux fois.“ Il est regrettable que Brunetière n'ait pas songé plus tôt à se faire une définition de la science, — même une définition aussi critiquable que celle-là — cela lui aurait épargné le spectacle toujours un peu pénible de se voir en contradiction avec soi-même.

C'est ainsi que dans cette „affaire“ comme dans bien d'autres, Brunetière est revenu de ses idées premières; le travail des dernières années de sa vie semble avoir été de concilier des choses qu'il avait commencé par déclarer incompatibles.

Que faut-il penser de ces contradictions si nombreuses de l'œuvre du grand critique? Je ne vois pas pour ma part la nécessité de conclure, — chacun pourra le faire pour lui-même: M'étant borné dans ce travail à un exposé tout à fait objectif des idées de Brunetière sur la science, pour ne pas me départir de cette objectivité si commode, je me contenterai, pour terminer, de citer la conclusion de Sageret, un anticlérical convaincu, à son étude sur Brunetière:

„Il se moque des contradictions parce que sa nature est belliqueuse. Nous le voyons terrasser aujourd'hui ses adversaires par un argument, il les terrassera demain par l'argument contraire. L'arme aura changé, l'ennemi non. Ainsi ce soldat, qui paraît versatile, ne le cède, en réalité, à personne pour la défense opiniâtre de son drapeau.

Il est énergique, il a de la volonté, un caractère indomptable. La certitude l'attire; il la prend parce qu'il la veut, et, pour la même raison, il la garde. Certes, son intelligence joue un rôle dans la conservation de ce trésor. Mais l'intelligence n'est pour lui qu'un instrument. Les contradictions qu'elle lui montre dans les faits doivent disparaître si des intérêts supérieurs l'exigent. Un instrument gênant a tort. On le redresse. En

M. Brunetière la volonté a maintes fois asservi l'intelligence, sans jamais l'affaiblir d'ailleurs.

M. Brunetière est donc avant tout une force. L'emploi que cette force fait d'elle-même est-il profitable ?

Pour les libres-penseurs, oui. Ils ont beaucoup plus d'avantage à lutter contre les hommes intelligents que contre les autres. Les autres ne vous attaquent jamais par le défaut de votre cuirasse et vous permettent ainsi de l'ignorer.

Pour l'Eglise, oui. Le catholicisme, hier encore, soutenait directement la vérité historique de ses dogmes. Aujourd'hui nous le voyons insister d'abord sur leur utilité sociale. La nouvelle position est bien moins difficile à défendre, et nul ne l'aura mieux fortifiée que M. Brunetière.

Pour la critique, oui et non. Oui, tant que M. Brunetière en a fait, non, quand il fait autre chose. On se souvient de ses combats en faveur de l'impersonnalité en littérature et implicitement contre le cabotinage. Cette campagne reste inachevée. Regrettons-le.

Et pour M. Brunetière lui-même ? Cela ne nous regarde pas. J'estime seulement qu'il faut lui savoir gré de sa conversion. Quand on trouve une religion bonne pour les autres, il est permis de la trouver mauvaise pour soi à condition de se taire ; mais si l'on parle, qu'on se convertisse. M. Brunetière a compris ce devoir. Qu'il l'ait accompli sans douleur pour sa raison, je ne le crois pas ; cette douleur en tout cas rehausserait davantage l'acte toujours courageux qui consiste à mettre sa conduite en accord avec ses doctrines. A cet égard, comme à plusieurs autres, M. Brunetière mérite l'admiration et l'estime."

On se rend bien compte, quand on voit avec quelle tenacité Brunetière à défendu la religion, qu'une force grandissant de jour en jour va s'opposant sans cesse à cette religion, et l'on comprend qu'on s'en préoccupe et que tant de livres et de brochures paraissant chaque année sous le titre „Science et Religion“. Malheureusement, dans presque toutes ces publications, on retrouve la même confusion, qui a si longtemps égaré Brunetière, entre la science et cette religion scientifique, qui veut supprimer la religion, celle que nous croyons être la vraie. Il ne s'agit plus aujourd'hui de savoir, si l'on est catholique ou protestant, mais bien croyant ou incrédule. Voilà pourquoi, moi protestant, je ne me suis pas préoccupé d'étudier ce problème avec un auteur protestant plutôt que catholique ; j'ai voulu avant tout suivre l'évolution de cette idée chez un des hommes les plus pénétrants et les plus intelligents de notre temps. Et je suis certain que Brunetière est précisément un de ces hommes-là.

NEUCHATEL.

EDGAR RENAUD.

